

Liège, le 13 octobre 2015.

Portée et limites de l'assomption : Une interprétation sémantique de la théorie de l'objet¹

Par AURELIEN ZINCQ
FNRS-Université de Liège

« There is nothing either good or bad but thinking makes it so ».
Shakespeare, *Hamlet*, II, 1.

*« There are more things in heaven and earth, Horatio,
Than are dreamt of in your philosophy ».*
Shakespeare, *Hamlet*, V.

Présentation de la recherche

Mes recherches doctorales² portent sur deux problèmes classiques en théorie de la connaissance, (1) tout d'abord celui du statut des objets abstraits et par suite, étant entendu que de tels objets nous sont donnés, (2) celui du mode d'appréhension de ceux-ci. Par « objets abstraits », j'entends ici un ensemble d'objets dont l'expérience quotidienne et notre commerce habituel avec les choses semblent attester de la présence : relations, nombres, ce que l'on appelle en un sens large les concepts ou encore les états de choses. Mon enquête sur les objets abstraits s'intéresse donc à tous ces objets dont l'« existence », si elle semble présupposer celle des objets sensibles — par exemple dans le cas où je parle de la distance entre mon domicile et mon lieu de travail, du nombre de satellites de la Terre, de ce qui caractérise un (bon) film de Woody Allen ou encore du fait qu'il n'y ait plus de lait dans le frigo — ne s'avère pas facilement s'y réduire. De s'y réduire d'autant moins que dans cette liste pourraient aussi figurer entre autres, selon l'ordre des différentes catégories d'objets cités, la distance qu'a parcourue Phileas Fogg lors de son tour du monde, le nombre de jours que Passepartout et lui ont mis pour l'accomplir, ce en quoi consiste ce « monde » dont ils ont fait le tour ou encore le fait qu'il en ont réalisé le tour. J'utilise pour l'illustration des exemples provenant de la fiction, mais ils pourraient bien sûr être empruntés à toutes ces situations où nous disons certaines choses sans les croire (le mensonge), où nous jouons sérieusement à nous projeter dans d'autres vies que les nôtres (l'art, le théâtre, le jeu), à poser comme règle ce qui contredit notre vision intuitive du monde (les mathématiques, la géométrie, la physique) ou lorsque nous nous interrogeons sur le possible, déclinons les

¹ Le présent texte ne constitue pas la version définitive de la communication qui sera présentée lors du séminaire des doctorants le 13 octobre 2015, à l'Université de Liège.

² Je réalise ma thèse de doctorat en philosophie grâce à l'octroi d'une bourse d'Aspirant de la part du Fonds National belge de la Recherche Scientifique et sous la direction conjointe de Messieurs les Professeurs Arnaud Dewalque (Université de Liège) et Venanzio Raspa (Università degli Studi di Urbino, Italia). Je les remercie pour leur encadrement, ainsi que Monsieur Denis Seron (FNRS-ULg), qui a accepté d'être membre de mon comité de thèse à la suite du décès de Monsieur le Professeur Robert Brisart (Université Saint-Louis à Bruxelles/Université du Luxembourg), auquel je suis redevable de la plupart de mes intérêts philosophiques.

différentes modalités du nécessaire, suspendons la vérité d'un fait ou faisons varier les divers éléments qui composent une chose de façon à en déterminer la nature, etc.

Bref, comme on le constate, le syntagme « objets abstraits » pourrait sans problème être remplacé — à la condition de ne pas avoir peur des contradictions — par celui d'« objets inexistantes ». En ce sens, on pourrait reformuler la problématique qui m'anime dans ces recherches doctorales comme celle de savoir ce que cela veut dire que de parler de ce qui n'existe pas — à quoi fait-on alors référence ? de quoi parle-t-on dans ce cas ? est-il possible de tenir un discours sur ce qui n'est pas ? —, une thématique naturellement couplée à celle de comprendre la façon dont ces entités inexistantes, et pourtant bien tangibles, intègrent et complexifient la réalité sensible pour constituer notre monde, ce dont nous faisons tous les jours l'expérience. Pour résumer l'affaire en deux questions : (1) à quoi pense-t-on lorsque l'on pense à quelque chose qui n'existe pas ? (2) Et si cela est possible — ce que l'on admettra au regard des exemples qui viennent d'être fournis —, comment y pense-t-on en fait ?

Il est permis de considérer la philosophie développée par Alexius Meinong (1853-1920) et ses étudiants (notamment Christian von Ehrenfels, Rudolf Ameseder, Vittorio Benussi et Stefan Witasek) comme étant animée de part en part par cette double question, que Meinong a résumée sous la forme d'un paradoxe devenu célèbre : « Il y a des objets à propos desquels on peut affirmer qu'il n'y en a pas »³. C'est sur la (tentative de) solution que Meinong et ses étudiants ont donné à ce paradoxe — qui a pour nom la « théorie de l'objet » (*Gegenstandstheorie*)⁴ — que je vais me pencher lors de cette communication. Il s'agira tout autant d'introduire brièvement à cette école de psychologie, encore peu connue, que de mettre en relief ses principaux travaux en rapport avec la thématique des objets abstraits ou inexistantes.

La théorie de l'objet dans l'histoire de la philosophie

Dès ses débuts, la philosophie s'est interrogée sur le statut que l'on pouvait accorder à tous ces objets auxquels le discours se réfère, et qui pourtant ne semblent pas (parfois avec évidence) être le cas. Déjà Platon, dans *Le Sophiste*, se posait la question de savoir sur quoi portait un discours qui ne soit discours d'aucun sujet. Sa solution, comme on s'en souvient, consistait à affirmer que, si le discours ne portait sur rien, par exemple dans le cas où je dis « Théétète, avec lequel je parle, vole », alors il ne pouvait absolument pas être considéré comme un discours, étant entendu que, selon Platon, il est impossible qu'il y ait un discours qui soit un discours de rien (263 c). En d'autres termes, tout discours authentique est nécessairement un discours sur quelque chose, et ce quelque chose doit être quelque chose d'étant, c'est-à-dire d'existant⁵. Certes, on peut parler de ce qui n'est pas — ce que font allègrement les sophistes —, mais parler du non-être revient toujours à se positionner par rapport à l'être. De la sorte, il n'y a pas de contraire à l'être : soit une chose existe, soit elle n'existe pas. Le non-être de quelque chose consiste en une opposition à l'être (257 c). C'est à cette unique condition que Platon peut affirmer que le non-être participe à l'être (260 d)⁶. Par

³ Alexius Meinong, « La théorie de l'objet » (1904), trad. fr. J.-F. Courtine & M. de Launay, dans *Id.*, *Théorie de l'objet et présentation personnelle*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 1999, § 3, p. 73.

⁴ Cf. Alexius Meinong (dir.), *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*, Leipzig, J.A. Barth, 1904.

⁵ Sur cette interprétation du *Sophiste* et la question de la solution intentionnaliste de la référence, cf. Jocelyn Benoist, *Représentations sans objets : Aux origines de la phénoménologie et de la philosophie analytique*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 2001, p. 67-69.

⁶ Sur tout ceci, on consultera l'« Introduction » de Nestor L. Cordero à Platon, *Le Sophiste*, traduction et présentation de N.L. Cordero, Paris, Éditions Flammarion, coll. « GF Flammarion », 1993, p. 11-65. On pourra

ce geste de rapatriement du non-être dans le domaine de l'être — au sens où il est, par rapport à une Forme, ce qu'elle n'est pas —, Platon inaugure⁷ ce qui allait devenir une tendance prégnante et constante de la métaphysique (ou, depuis le point de vue de Platon, de la philosophie) : ce que Meinong appellera, en 1904, le « préjugé en faveur de la réalité effective »⁸. La position platonicienne ne reflète-t-elle cependant pas une conception naturelle et intuitive du discours ? Pourquoi Meinong qualifie-t-il cette conception de préjugé ?

Que le discours doive porter sur quelque chose, c'est là sans aucun doute une nécessité, mais quant à avancer qu'il faille alors en convenir que ce quelque chose doive être un existant, il s'agit là d'une conséquence que Meinong — à rebours d'une bonne partie de l'histoire de la métaphysique — refuse tout net, et contre laquelle il ne cessera de militer. En écartant l'idée qu'il soit possible de tenir un discours vrai sur ce qui n'est pas existant, on exclut de l'expérience et de sa mise en forme théorique — et on s'interdit ainsi de comprendre — une large tranche de notre ontologie « domestique » et quotidienne — sans parler des entités dont traitent la physique et les sciences naturelles en général, voire l'histoire, qui s'occupe d'événements passés, qui ne participent donc plus à l'être effectif. Ce rapide coup d'œil ontologique nous invite à revoir la conception naturelle du discours ; le préjugé dont parle Meinong ne passe plus, de la sorte, pour infondé. Qui, en effet, souhaiterait soustraire de l'ensemble des objets avec lesquels nous commerçons, que ce soit de manière banale ou à l'aide de constructions théoriques complexes, tout ce dont nous n'avons pas d'expérience sensible ? Une telle philosophie pourrait à bon droit être taxée — si, à nouveau, on n'a pas peur des paradoxes — d'abstraite et d'illusoire. Se préoccuper authentiquement et intégralement de l'ensemble des objets d'une expérience possible, c'est là une tâche certes ardue et exigeante, mais à laquelle toute philosophie qui prétend rendre compte de ce que cela signifie, pour l'homme, de « faire expérience », doit s'attacher. Cette tâche de parvenir à faire droit à la diversité des expériences possibles et à ce qu'elles peuvent receler comme part de vérité — au sens où cela veut dire quelque chose de croire que Phileas Fogg a fait le tour du monde en 80 jours — est précisément celle à laquelle la théorie de l'objet a pour but de s'atteler.

Dans cette perspective, on comprend mieux pourquoi la sentence selon laquelle « il y a des objets à propos desquels on peut affirmer qu'il n'y en a pas »⁹ nous apparaît d'emblée comme un paradoxe : elle reflète cette tendance — le préjugé — de la métaphysique à ne donner de valeur qu'à la seule expérience sensible, au fait brut de la réalité, écartant la diversité des objets de connaissance et négligeant l'étude des différents niveaux ou couches d'être qui « stratifient » notre expérience quotidienne. Le paradoxe prend alors la forme d'un pari : réussir à le neutraliser, cela revient à faire droit, *positivement* et depuis notre monde quotidien, à ce que les deux questions posées plus haut qualifiaient d'objets « inexistants ». La théorie de l'objet, dans sa prétention à embrasser la totalité des objets d'une expérience possible, s'écarte ainsi dès le début de toute ambition systématique, et par là tendanciellement superficielle ; elle est intégralement une « philosophie par le bas »¹⁰.

lire également les pages lumineuses de Monique Dixaut, *Platon et la question de la pensée. Études platoniciennes I*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie », 2000, p. 257 sq.

⁷ Et assurément, en fait, Parménide avant lui.

⁸ Alexius Meinong, « La théorie de l'objet » (1904), trad. fr., § 2, p. 67.

⁹ *Ibid.*, § 3, p. 73.

¹⁰ Alexius Meinong, « Présentation personnelle » (1920), trad. fr. J.-F. Courtine & M. de Launay, dans *Id., Théorie de l'objet et présentation personnelle, op. cit.*, p. 164. Bien sûr, « il est tout à fait possible de lire la théorie de l'objet comme un catalogue, dans lequel on trouverait énumérés, les uns à côté des autres, les différents genres d'objectivité » (Jocelyn Benoist, « La logique et l'épistémologie. Meinong et les niveaux de l'objectivité ? », dans *Philopsis* (revue électronique, sans numéro), 2010), mais considérer un tel catalogue — si, du reste, il s'agit bien de cela — comme un « système », cela serait en totale contradiction avec l'esprit et la

Toutefois, avant que nous nous demandions ce qu'il faut entendre par cet élargissement du concept d'objet, il peut être utile d'indiquer les raisons pour lesquelles Meinong en vient à réclamer un tel élargissement de la catégorie fondamentale de l'ontologie — et à réclamer par conséquent son dépassement. Qu'est-ce qui motive Meinong à prendre à rebrousse-poil toute l'histoire de la métaphysique et à lutter en faveur de l'inexistant ? Cette décision d'interroger « l'objet en tant que tel » s'enracine dans une question classique de psychologie philosophique, à savoir celle de la définition des actes mentaux. Comme cela est bien connu, Franz Brentano, dont Meinong fut l'élève à Vienne, définissait la classe des actes psychiques par leur rapport à un objet : chaque processus psychique est par définition orienté vers quelque chose. Il possède cette propriété d'être intentionnel¹¹. Or, la question émerge rapidement de savoir de ce qu'il en est de penser à un objet contradictoire, impossible, idéal, abstrait, fictif, etc.¹² Comment un acte (bien réel) peut-il viser ce qui n'existe pas ? Chaque étudiant de Brentano (Carl Stumpf, Anton Marty, Alexius Meinong, Edmund Husserl pour ne citer que les plus célèbres), à commencer par Brentano lui-même, aura à répondre de cette question. La position particulière de Meinong sera d'affirmer la possibilité d'une science capable d'un « traitement rigoureux de l'objet en tant que tel et dans sa généralité »¹³. En d'autres mots, Meinong réaffirme, à la suite de Brentano, le caractère intentionnel de tout acte mental — le fait qu'il soit dirigé vers un objet —, tout en soutenant la thèse d'une indépendance radicale de l'objet visé par rapport à l'acte qui le vise. Il lui faut alors attester de l'autonomie de l'objet eu égard à l'acte qui le vise — et de quelle autonomie quand il s'agit d'un objet fictif ou contradictoire —, et de ce rapport lui-même, qui est loin d'être évident. Nous retrouvons ainsi nos deux questions initiales.

Dépasser le donné sensible : vers l'idéalité ?

Pourquoi la métaphysique ne pourrait-elle pas être cette science de l'objet dans sa généralité ? En effet, se demande Meinong, « si l'on songe à quel point la métaphysique a toujours eu pour intention d'intégrer au domaine de ses réflexions le plus proche comme le plus lointain, le plus grand comme le plus petit, il pourrait sembler en tout cas étrange qu'elle ne puisse assumer la tâche qu'on vient d'évoquer »¹⁴, c'est-à-dire celle de parvenir à une science de l'objet en tant que tel et dans sa généralité. Comme on le devine, la réponse est

lettre de la philosophie de Meinong et de ses étudiants : (1) la philosophie de Meinong est une philosophie radicalement *empiriste*, sans cesse remise en chantier, notamment par le partage des tâches ; (2) ce partage des tâches signifie concrètement la distribution du travail de recherche entre Meinong et ses étudiants, ce qui implique le dialogue, la mise en commun des résultats, la confrontation, etc., comme il y va dans une authentique et dynamique équipe de recherche ; (3) cela serait aussi nier l'ambition de Meinong et de ses étudiants de se confronter à l'expérience : les catégories d'objets sont ancrées dans l'expérience, elles ne sont pas « flottantes » au-dessus de l'expérience.

¹¹ « Ce qui caractérise tout phénomène psychique, c'est ce que les Scolastiques du Moyen Âge ont appelé l'inexistence intentionnelle (ou encore mentale) d'un objet et ce que nous pourrions appeler nous-mêmes — en usant d'expressions qui n'excluent pas toute équivoque verbale — la relation à un contenu, la direction vers un objet (sans qu'il faille entendre par là une réalité (*Realität*) ou objectivité (*Gegenständlichkeit*) immanente. Tout phénomène psychique contient en soi quelque chose à titre d'objet (*Objekt*), mais chacun le contient à sa façon. Dans la représentation, c'est quelque chose qui est représenté, dans le jugement quelque chose qui est admis ou rejeté, dans l'amour quelque chose qui est aimé, dans la haine quelque chose qui est haï, dans le désir quelque chose qui est désiré et ainsi de suite » (Franz Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, trad. fr. M. de Gandillac révisée par J.-F. Courtine, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 2008, p. 101-102).

¹² On peut renvoyer, sur cette question des « représentations sans objet » (au sens des représentations dirigées vers un objet « inexistant ») à Jocelyn Benoist, *Représentations sans objets : Aux origines de la phénoménologie et de la philosophie analytique*, *op. cit.*

¹³ Alexius Meinong, « La théorie de l'objet » (1904), trad. fr., § 1, p. 67.

¹⁴ *Ibid.*, § 2, p. 68.

pour Meinong fort simple : la métaphysique a sans doute « affaire à la totalité de ce qui existe, mais la totalité de ce qui existe — en y incluant ce qui a existé et ce qui va exister — est infiniment restreinte par rapport à la totalité des objets de connaissance »¹⁵. Mais n'est-il pas excessif d'exclure du domaine de recherche de la métaphysique ce qui ne relève pas de la réalité effective ? La métaphysique ne s'est-elle pas aussi intéressée à ce qui se trouve au-delà de la réalité effective ?

Que l'« ontologie », la « doctrine des catégories », etc. n'aient jamais cessé d'être imputées, plus ou moins unanimement, à la compétence de la métaphysique — et que cela ait parfois pu également faire droit à des intérêts qui allaient au-delà des frontières de la réalité effective — témoigne seulement de la légitimité et du caractère impérieux de ces mêmes intérêts, mais ne laisse aucune place, pour autant que je puisse le constater, à un doute quand au fait que l'intention fondamentale de toute métaphysique n'a cependant jamais cessé de viser l'appréhension du « monde » au sens propre, au sens naturel, c'est-à-dire le monde de la réalité effective, même lorsque cette appréhension semblait déboucher sur ceci que ce qui devait être appréhendé ne pouvait aucunement prétendre à la qualification de réalité effective¹⁶.

Parmi les objets dont la métaphysique n'aurait pas tenu compte, qu'elle aurait considéré comme un « pur néant », il y a au premier chef, pour Meinong, les objets mathématiques (les nombres, les ensembles, les figures géométriques), qui constituent un réseau d'objets auxquels on peut ajouter les relations telles que l'identité, la différence, le rapport, la ressemblance, l'analogie, etc. Tous ces objets — que Meinong qualifie d'« idéaux » pour insister sur leur irréductibilité à l'existence effective, « réelle » — possèdent le statut ontologique de la subsistance (*Bestehen*). Qu'est-ce que cela signifie, pour un objet, de subsister ? Si l'on prend l'exemple de la différence entre deux objets réels, on dira qu'elle possède une forme d'être (*Dasein*) — ou, tout simplement, qu'elle *est* —, bien que celle-ci ne puisse être envisagée sur le même mode que les deux objets réels sur lesquels elle est fondée : elle subsiste. Qu'en est-il dans le cas des objets mathématiques ? Subsistent-ils, eux aussi ?

Jamais, insiste Meinong, l'être dont s'occupent les mathématiques en tant que telles n'est existence [au sens d'existence effective ; AZ] ; eu égard à cela, jamais elles ne franchissent les limites de ce qui est doté d'une subsistance : une ligne droite n'a pas plus d'existence qu'un angle droit, un polygone régulier ou un cercle [— à quoi il faudrait bien sûr ajouter les nombres ; AZ]¹⁷.

Comment est-il possible de décrire plus précisément ce qui distingue ce qui existe effectivement de ce qui subsiste ? Bien que cette distinction soit pour Meinong des plus naturelles et évidentes, il précise cependant que ce qui subsiste ne peut être affecté par le cours du temps. Ce qui subsiste est atemporel (*Zeitlos*)¹⁸. Les pommes qui sont devant moi peuvent pourrir (ou du moins devenir brunes), mais il n'en reste pas moins vrai — car c'est le cas — qu'au moment où je les perçois, elles sont bien toutes les deux d'une couleur différente ; la différence entre le rouge et le vert des pommes, à l'instant *t* où elles furent perçues, m'est bel et bien donnée ; on peut donc dire à son propos qu'elle *est*, mais sur un mode d'être différent de celui des objets perçus — et qui n'en est pas moins vrai ou le cas. Je peux par exemple saisir avec évidence que la différence de nuance de couleur entre ces deux pommes n'est pas la même qu'entre deux autres pommes. Bien sûr, il n'y a pas d'expérience

¹⁵ *Idem.*

¹⁶ *Ibid.*, § 11, p. 101-102.

¹⁷ *Ibid.*, § 2, p. 70.

¹⁸ Alexius Meinong, *Über Annahmen*, Leipzig, J.A. Barth, 1910², § 11, p. 64.

sensible qui me présente directement ces différences, mais il est tout à fait correct de dire que la différence *est*, qu'elle *insiste* depuis mon expérience sensible, ou encore qu'elle se manifeste à moi en tant que telle. La différence ne pourrait pas ; elle n'est pas affectée par le passage du temps ; elle subsiste en dehors de tout cadre spatio-temporel, et c'est précisément parce qu'elle subsiste qu'elle peut m'être donnée comme objet d'expérience. Je peux saisir et appréhender la différence aussi sûrement que je peux croquer les pommes.

Par-delà l'être et le non-être

Des questions relatives à l'extension du domaine de l'objet (*Gegenstand*) ne peuvent manquer de surgir. L'ensemble des objets de connaissance — au sens où, pour Meinong, tout objet est objet de connaissance car tout objet est en droit *connaissable*, ce qui ne signifie rien de plus que le fait qu'il puisse être-donné (*Gegebenheit*) — est-il toutefois restreint aux relations, nombres, figures géométriques, etc. ? La subsistance épuise-t-elle l'ensemble de ce qu'« il y a » ?

On peut d'emblée répondre par la négative à ces questions : non, l'ensemble de ce qu'il y a ne se réduit pas à ces deux catégories de l'existence effective (*Existieren*) et de la subsistance (*Bestehen*). Il existe, soutient Meinong, un savoir de la non-réalité, un savoir de l'absurde, des *impossibilia* (carré rond, montagne d'or, *perpetuum mobile*, etc.), des objets fictifs, etc. Comment parvenir alors à pénétrer au-delà de ce qui nous est donné comme existant et comme subsistant ? La théorie de l'*Außersein* répond à cette question. Par-delà les niveaux de ces deux types d'objets que nous pouvons nous représenter, il existe, « si l'on peut s'exprimer ainsi » précise Meinong¹⁹, une sorte de troisième niveau : celui de l'objet pur (*reiner Gegenstand*). Il ne s'agit pas là, à proprement parler, d'un niveau ontique ou ontologique mais, beaucoup plus simplement, de tout ce qui, comme objet, peut être donné dans la représentation — indépendamment, il faut y insister, de toute question relative à son statut ontologique. Ce troisième domaine d'objets n'en est pas, en ce sens, authentiquement un — c'est pourquoi Meinong parle d'*Außersein* : l'objet pur se trouve *jenseits von Sein und Nichtsein*²⁰. Dans un bel article, Dale Jacquette a parfaitement résumé la théorie meinongienne de l'*Außersein* :

La doctrine meinongienne de l'*Außersein* de l'objet pur postule un domaine sémantique d'absolue neutralité ontique. L'*Außersein* est littéralement au-delà de l'être. [...] L'*Außersein* n'est pas une sous-catégorie spécifique de l'ontologie, et l'*Außersein* n'est pas une sorte spéciale d'être, mais rentre entièrement *en-dehors* de l'ontologie des entités existantes et subsistantes, des objets qui possèdent l'être. [...] L'*Außersein* est en lui-même le domaine sémantique de tous les objets voulus [*all intended objects*], quoiqu'il en soit de leur statut ontique, qui ne leur attribue pas un statut ontique ou quasi-ontique spécifique, qui ne serait pas celui de tous les autres objets²¹.

En bref, ajoute un peu plus loin Dale Jacquette :

L'*Außersein* de l'objet pur constitue le domaine sémantique de tous les objets compris uniquement en tant qu'objets, constitués exclusivement dans leur *Sosein* [être-tel] par leurs propriétés nucléaires, sans tenir compte de leur statut ontique²².

¹⁹ Alexius Meinong, « La théorie de l'objet » (1904), trad. fr., § 4, p. 75.

²⁰ *Ibid.*, § 4, p. 76.

²¹ Dale Jacquette, « *Außersein* of the Pure Object », dans Liliana Albertazzi, Dale Jacquette & Roberto Poli (éd.), *The School of Alexius Meinong*, Aldershot, Ashgate, coll. « Western Philosophy Series », 2001, p. 373, p. 383.

²² *Ibid.*, p. 383.

Je ne reviendrai pas ici sur le bien-fondé de cette lecture sémantique de la théorie de l'objet²³, qui a l'avantage d'éviter la plupart des problèmes qu'une lecture *radicalement ontologique* — qui, à suivre l'interprétation de Dale Jacquette, constituerait une *contradictio in adjecto* — ne manquerait pas de poser. Ce qui m'importe pour le moment est de mettre en lumière le fait que Meinong reconnaît non pas l'existence (sous quelque forme que ce soit), mais bien plutôt la « présence sémantique »²⁴ de « tous les objets potentiels de la pensée »²⁵. En d'autres mots, peuvent nous venir à l'esprit une infinité d'objets constitués des propriétés les plus diverses (mêmes contradictoires), sans que jamais l'on s'inquiète de l'existence, de la non-existence, de la possibilité, de la nécessité, etc., de ces objets²⁶. Toutes ces propriétés, pour reprendre la métaphore utilisée par Meinong, sont *extranucléaires* ; elles ne relèvent donc pas du « noyau » des propriétés constitutives de l'objet qui me vient à la pensée — par exemple dans le cas où un enfant pourrait avoir l'idée d'un carré rond. Que devient dans ce cas quelque chose dont j'affirmerais par exemple l'existence effective ou la nécessité ? Est-il permis de rapatrier l'objet pur dans les domaines de l'existant ou du subsistant ?

Que quelque chose soit ou pas le cas, nécessaire, possible, probable, ou encore soit dit être selon les modes de l'existence effective ou de la subsistance, cela ne relève pas, d'après Meinong, de ce qu'il en est intrinsèquement de ce quelque chose — l'existence, selon lui, subsiste ! Dans toutes ces situations où sont mobilisées des propriétés extranucléaires, il y va d'un autre type d'entités : les objectifs (*Objektive*). On peut rapidement définir les objectifs comme les objets immédiats du jugement — et, comme nous le verrons, de l'assomption —, par la médiation desquels la pensée discursive se réfère aux objets qui lui sont donnés dans la représentation. Ils partagent cependant avec les objets idéaux un certain nombre de traits communs. (i) Les objectifs, comme les objets idéaux, ont pour mode d'être la *subsistance*. (ii) Comme ceux-ci également, les objectifs peuvent être qualifiés d'« objets d'ordre supérieur » car ils sont des objets « fondés » dans des *objecta* — qui peuvent aussi être des objets idéaux. Plus exactement, les objectifs sont construits sur d'autres objets, qui peuvent être fournis *via* la représentation. Par exemple, juger que la neige est blanche nécessite comme matériel cognitif l'*objectum* neige²⁷. Ce rapport à l'*objectum* peut ne pas être direct : cependant, si les objectifs peuvent être construits sur d'autres objectifs, on retrouve ultimement un *objectum* à leur fondement. Bien qu'ils soient d'un statut logique distinct²⁸, les objectifs sont par conséquent des objets d'ordre supérieur de la même facture que les objets idéaux : ils ne peuvent subsister sans jamais avoir affaire à un *objectum* (existant ou subsistant également) compris en eux à titre de moment ou de partie. On pourrait avec raison se demander si les objets idéaux donnés dans la représentation ne sont pas des objectifs *nominalisés*, dont a transformé le statut, probablement par souci de facilité dans leur

²³ L'article de Dale Jacquette (art. cit.) qui défend, comme on l'aura compris, une lecture sémantique de la théorie de l'objet, revient sur les différentes étapes qui ont conduit Meinong à élaborer sa théorie de l'*Außersein* de l'objet pur précisément dans un tel horizon sémantique. Pour une défense de cette lecture sémantique (et non pas, par conséquent, ontologique), on lira avec profit Anna Sierszulka, *Meinong on Meaning and Truth*, Frankfurt, Ontos Verlag, coll. « Phenomenology and Mind », 2005.

²⁴ Dale Jacquette, art. cit., p. 373. C'est moi qui souligne.

²⁵ *Ibid.*, p. 384.

²⁶ Sur les propriétés nucléaires et extranucléaires, cf. John N. Findlay, *Meinong's Theory of Objects and Values*, Oxford, Clarendon Press, 1963², p. 102-112 ; Dale Jacquette, « Nuclear and Extranuclear Properties », dans Liliana Albertazzi, Dale Jacquette & Roberto Poli (éd.), *The School of Alexius Meinong*, Aldershot, *op. cit.*, p. 397-426 ; Frédéric Nef, « La théorie modale de Meinong », dans J.-P. Cometti & K. Mulligan (dir.), *La philosophie autrichienne de Bolzano à Musil : Histoire et actualité*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Problèmes & Controverses », 2001, p. 81-99. On comprend ici la référence à Shakespeare dans l'épigraphe.

²⁷ Je reprends l'exemple de la neige et le terme de « matériel » à John N. Findlay, *Meinong's Theory of Objects and Values*, *op. cit.*, p. 71.

²⁸ Cf. la mise au point de Jocelyn Benoist, « La logique et l'épistémologie. Meinong et les niveaux de l'objectivité ? », art. cit.

manipulation. En effet, il n'est pas illégitime de se demander si notre capacité à viser un entier naturel en tant que tel, hors de tout contexte référentiel, ne proviendrait pas « génétiquement » d'une série d'expériences où un certain nombre d'objets seraient chaque fois représentés sous l'indice de cet entier naturel. D'ailleurs Meinong, dans la deuxième édition de son traité *Über Annahmen*, indique que toute tentative pour produire une représentation complexe (c'est-à-dire un objet d'ordre supérieur idéal) est le produit d'un travail discursif — on voit ici s'effacer progressivement la distinction entre les objectifs et les *objecta* en ce qui concerne certains de ceux-ci : un objet qui est présenté par le biais d'un acte discursif n'est pas un objet de représentation, mais bel et bien un objectif. (iii) Enfin, on notera qu'un objectif subsiste coûte que coûte : qu'il soit le cas ou pas²⁹. Nous verrons qu'il est important de bien garder à l'esprit cette dernière propriété des objectifs³⁰.

Si l'objectif semble posséder un statut radicalement sémantique³¹, il faut toutefois nuancer ce propos, qui pourrait alors précipiter la théorie meinongienne des objectifs et des objets idéaux dans une forme de nominalisme radical. En effet, accorder un statut exclusivement sémantique revient tacitement à faire l'impasse sur les situations où l'objectif est le cas, situations dans lesquelles Meinong dit alors de l'objectif qu'il est un *fait*. Or, on voit d'emblée que cette notion de fait dépasse le discours où elle s'inscrit. Elle renvoie intimement à la possibilité, pour le discours, de faire apparaître ce qu'en droit l'expérience ne peut nous fournir à propos de son objet : la reconnaissance de son être ou de son être-tel. Qu'est-ce à dire ? On prendra l'exemple d'un fait négatif. Si l'on parle d'un vote qui s'est déroulé sans perturbation, alors que la séance parlementaire qui l'avait précédé fut houleuse, ce dont il est question ici est un fait négatif. Cependant, vu qu'il n'y a pas pour Meinong de représentation négative, mais que la négation fait directement basculer du côté de l'objectif, on saisit comment il revient à l'objectif de nous orienter vers un tel fait. Plus exactement, c'est par l'intermédiaire de l'objectif qu'il est possible de se référer à ce qui ne peut être représenté — bien que ce fait, tout négatif qu'il soit, n'en constitue pas moins un événement, indépendant de sa prise en charge judiciaire. J'ai pris l'exemple d'un objectif négatif, mais cela fonctionne bien évidemment pour les faits positifs : qu'il y ait trois pommes sur la table, cela constitue un fait indépendant de mon acte d'appréhension de celui-ci, mais qui ne m'est malgré tout « révélé » ou « donné » que compte tenu de mon acte judiciaire. Je ne détaillerai pas ici les relations entre *objecta* et objectifs ; j'indiquerai juste en passant qu'il apparaît que, selon Meinong, c'est l'objectif qui accomplit la visée authentique de ce qui est donné par le canal de la représentation. Dit autrement, il n'est d'expérience « réelle » ou « complète » que de ce qui est embrigadé dans le discours³². On notera de cette façon le caractère polymorphe de l'objectif : il est à la fois ce qui donne de la concrétude à l'*Außersein* — notamment par le biais de l'assomption, dont nous allons parler prochainement — tout en permettant de faire

²⁹ La thèse selon laquelle l'objectif subsiste coûte que coûte, qu'il soit le cas ou pas, est sujette à polémique dans la littérature secondaire. Elle provient en fait de l'incertitude de Meinong, dans la première édition de *Über Annahmen*, quant à savoir si l'objectif subsiste dans tous les cas. La deuxième édition tranche la question en affirmant la subsistance intégrale de tout objectif. Il ne pourrait pas en être autrement au regard du concept d'assomption, qui pose précisément un objectif sans s'inquiéter de sa valeur de vérité, c'est-à-dire s'il est ou pas le cas.

³⁰ Pour une mise au point du concept d'objectif, cf. John N. Findlay, *Meinong's Theory of Objects and Values*, *op. cit.*, p. 59-101. En français, mais qui s'inspire largement de l'ouvrage de Findlay, on peut consulter la toujours si stimulante et actuelle étude de Hubert Élie, *Le signifiable par complexe. La proposition et son objet : Grégoire de Rimini, Meinong, Russell* (1936), Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Reprise », 2000.

³¹ Jocelyn Benoist, *Représentations sans objets : Aux origines de la phénoménologie et de la philosophie analytique*, *op. cit.*, p. 103.

³² Alexius Meinong, « Présentation personnelle » (1920), trad. fr., p. 143, p. 154. On consultera également Roberto Poli, « General Thesis of the Theory of Objects », dans Liliana Albertazzi, Dale Jacqueline & Roberto Poli (éd.), *The School of Alexius Meinong*, *op. cit.*, p. 356 et John N. Findlay, *Meinong's Theory of Objects and Values*, *op. cit.*, p. 73.

advenir, depuis l'expérience de l'être effectif, ce qui ne s'y réduit pas. Nous nous acheminons progressivement vers la problématique des objets fictifs.

Ce qui a permis à Meinong de parvenir à la théorie de l'*Außersein* provient en fait d'une disjonction au sein des actes discursifs (judicatifs, mais, comme nous allons rapidement le voir, par seulement) entre les objectifs de l'être-tel et de l'être. Cette disjonction est ce que Meinong appelle, à la suite de son étudiant Ernst Mally, le principe de l'indépendance de l'être-tel par rapport à l'être³³. Selon ce principe, ce qui est dit de quelque chose est affranchi de tout rapport à l'être de ce quelque chose. Pour le dire de façon simple, ce n'est pas parce que j'ajoute des propriétés à un objet que je considère qu'il existe ou qu'il soit possible. Les propriétés ajoutées à un objet par la pensée sont libres de toute position quant à l'être (effectif ou subsistant) de cet objet. Cette disjonction entre les actes judicatifs thétiques et synthétiques, opérée par conséquent sur le domaine de la pensée, entraîne une disjonction au sein de la sphère des objectifs entre les objectifs qui concernent l'être-tel (*Sosein-Objectiv*) et ceux qui concernent l'être (*Sein-Objectiv*). La validité de ce principe se manifeste pour Meinong dans le cas des objets auxquels on ne pourrait concéder ni l'existence (la montagne d'or) ni la subsistance (le carré rond) :

Si quelqu'un juge, par exemple, qu'« un *perpetuum mobile* n'existe pas », alors il est tout à fait clair que l'objet dont l'existence [*Dasein*] est ici contestée doit posséder des propriétés, à savoir des propriétés caractéristiques, sans lesquelles la conviction de son inexistence ne pourrait avoir ni sens ni justification ; posséder des propriétés signifie naturellement la même chose que « être tel » [*Sosein*]. Ce dernier ne suppose cependant alors pas d'existence [*Existenz*], laquelle est justement, et avec raison, contestée³⁴.

À ce stade, on ne voit pas encore très bien quel est le résultat escompté de cette capacité cognitive consistant à pouvoir affirmer que, en vertu de son être-tel, l'être-doré de la montagne d'or est similaire à celui du masque mortuaire d'Agamemnon ou qu'étant donné les propriétés contradictoires — mais qui lui sont inhérentes — du *perpetuum mobile*, il est vrai d'affirmer qu'une machine qui prétendrait produire un mouvement perpétuel ne pourrait pas exister. On perçoit bien ce qui lie l'*Außersein* au principe d'indépendance, et quel est son effet direct sur la théorie du jugement, à savoir qu'il doit toujours y avoir un objet positivement donné au jugement — qui lui est donc logiquement antérieur³⁵ —, même dans le cas où il s'agit d'affirmer qu'un tel objet ne participe pas à l'être, par exemple du fait de ses propriétés contradictoires — *e.g.* le carré rond n'est qu'une possibilité sémantique, il n'acquerra jamais la subsistance³⁶ —, mais nous sommes encore loin d'apprécier son utilité pour la problématique des objets dits « inexistantes ». Il faut en fait y voir une portée *pratique*.

La portée « pratique » de l'assomption

Dès le début de cet exposé, j'ai insisté sur des exemples concrets où sont mobilisés des objets dits « inexistantes », par exemple des objets fictifs. J'ai même affirmé que l'on pouvait

³³ Ernst Mally, « Untersuchungen zur Gegenstandstheorie des Messens », dans Alexius Meinong (dir.), *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*, *op. cit.*, p. 126.

³⁴ Alexius Meinong, *Über Annahmen*, *op. cit.*, § 12, p. 79. Cf. également Alexius Meinong, « La théorie de l'objet » (1904), trad. fr., § 4, p. 74.

³⁵ Alexius Meinong, « Présentation personnelle » (1920), trad. fr., p. 167.

³⁶ Pour revenir à Platon, on voit donc que cela a un sens — parce qu'un objet est toujours déjà prédonné, donc logiquement antérieur (cf. *supra*) — de poser qu'il puisse y avoir un discours de rien : le cercle carré m'est donné comme objet sémantique, dont je peux en toute vérité affirmer qu'il possède telles et telles propriétés, bien qu'un jugement d'existence indique qu'un tel objet ne puisse être le cas. Cf. Platon, *Le Sophiste*, *op. cit.*, p. 196 (263 c).

tout à fait donner une valeur de vérité aux jugements qui concerneraient de tels objets — il est vrai que Phileas Fogg a fait le tour du monde en 80 jours, tout aussi vrai que Phèdre est « la fille de Minos et de Pasiphaé ». Cela a-t-il quelque chose à voir avec l'objet pur et le principe d'indépendance ? En effet, la liberté qu'à peu près tout ce qui nous vient à l'esprit puisse également devenir l'objet d'un jugement vrai ne signifie pas pour autant que, depuis mon « horizon sémantique »³⁷, je puisse accorder du crédit à tout ce dont j'ai l'idée. Il est en réalité nécessaire de faire un pas de plus pour apprécier pleinement la théorie de l'*Außersein* et le principe d'indépendance. Ce pas supplémentaire nous mène au cœur de la philosophie meinongienne : la théorie des assomptions (*Annahme*).

Qu'est-ce qu'une assomption ? Pour le dire de façon ramassée, une assomption est un jugement auquel il manque la conviction (*Überzeugung*)³⁸. D'après Meinong — suivant en cela Brentano — le jugement est un acte qui possède deux composantes : d'une part, la position ou la négation (à ne pas confondre avec l'affirmation et la négation) et, d'autre part, le sentiment de conviction. Ainsi, quand j'affirme que Ganymède est un satellite de Jupiter, l'objet direct (*i.e.* l'objectif) de mon jugement est *que* Ganymède est un satellite de Jupiter, accompagné d'un « sentiment » de croyance en ce qui est avancé. En dissociant ces deux moments du jugement, Meinong va mettre au jour une nouvelle classe d'actes psychiques, intermédiaire au jugement et à la représentation. Pour reprendre notre exemple, on peut imaginer la situation d'un jeu où, devant citer le nom des « lunes galiléennes » de Jupiter, j'avance, mais sans y croire, les noms des quatre grands satellites joviens — dont Ganymède. À l'objectif de l'assomption, qui vaut donc aussi pour le jugement, peut être attribué la propriété de la factualité — à la condition que l'objectif supposé soit le cas —, bien que cela en fait importe peu car il manque précisément, à celui qui suppose, la conviction de ce qu'il avance : on se trouve donc en-deçà de la valeur de vérité — cela non pas parce que l'objectif ne pourrait être le cas ou encore parce que la vérité de ce qui est avancé serait purement et simplement suspendue³⁹. Il ne faut pas considérer l'acte d'assomption uniquement du point de vue de la possibilité de pouvoir affirmer à peu près tout de tout, sans que jamais il n'y ait rien à redire à ce qui est ainsi avancé. Au contraire, il faut bien plutôt y voir la possibilité de pouvoir poser ses propres normes de référence ; l'assomption se trouve en-deçà de la valeur de vérité précisément parce qu'elle la pose. C'est dans cette optique qu'il y a, selon Meinong, un principe de liberté complète de l'assomption⁴⁰. On comprendra mieux de quoi il retourne ici à l'aide de quelques exemples.

Meinong n'élabore pas une typologie des différents actes d'assomptions, mais en recense les principaux domaines d'activité : on retrouve l'assomption dans le mensonge, le théâtre, l'art, mais aussi dans le domaine des mathématiques ou encore du jeu. L'assomption constitue en quelque sorte la face pratique d'un épisode discursif. Je peux agir en dissimulant mon intention véritable ; je peux prétendre être Hamlet, faire « comme si »⁴¹ Untel était vraiment Hamlet, et Hamlet un Prince de Danemark ; je peux lire *Madame Bovary* comme un épisode réel d'une chronique provinciale française au XIX^e siècle et, partant, anticiper la

³⁷ Robert Brisart, « La théorie des assomptions chez le jeune Husserl », dans *Philosophiques*, 36/2, 2009, p. 400.

³⁸ Cf. Alexius Meinong, *Über Annahmen*, *op. cit.*, § 1, p. 1-8.

³⁹ Sur la distinction entre jugement hypothétique et assomption, cf. Ronan de Calan, « L'objectif de l'*Objektiv* : De l'objet du jugement à la théorie de l'objet », dans Jocelyn Benoist (éd.), *Propositions et états de choses : Entre être et sens*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Problèmes & Controverses », 2006, p. 109-110.

⁴⁰ Alexius Meinong, *Über Annahmen*, *op. cit.*, § 60, p. 346

⁴¹ À peu près à la même époque que Meinong, Hans Vaihinger a rédigé, s'inspirant de Kant, sa *Philosophie du comme si* (1911). Il serait intéressant d'analyser les points de rencontre et de rupture entre la théorie des assomptions et la philosophie du « comme si ». Pour une introduction à la philosophie de Vaihinger, cf. Christophe Bourriau, *Le « Comme si » : Kant, Vaihinger et le fictionalisme*, Paris, Le Cerf, coll. « Passages », 2013. J'ai tenté une critique de cette approche dans le *Bulletin d'analyse phénoménologique*, IX/3, 2013 (Recensions 1), p. 9-15. Disponible sur <http://popups.ulg.ac.be/1782-2041/index.php?id=609>

façon dont elle agit, me mettre à sa place, avoir de la peine pour elle, etc. ; je peux émettre des hypothèses quant à la signification d'un tableau abstrait ; je peux dériver d'un ensemble d'axiomes une série de théorèmes (les géométries non euclidiennes fonctionnent sans postuler l'axiome des parallèles) ; je peux aussi, à la condition que je sois militaire, participer à des manœuvres dans une académie militaire, ou encore participer à un exercice d'alerte incendie, etc. ; je peux aussi tout simplement me mettre à la place de quelqu'un d'autre (par exemple la personne qui lira ce texte) ; on notera également que l'assomption joue un rôle en communication, par exemple dans ce moment où j'infère une signification de ce que j'ai appréhendé comme complexe sonore, etc.⁴² En conclusion, l'assomption est ce moment où des potentialités, des possibilités émergent au sein de l'expérience sensible pour la complexifier, la rendre autre que ce qu'elle n'est. L'assomption, c'est l'expérience vécue d'un autre point de vue que ce qui se manifeste d'emblée et avec évidence. C'est la même réalité, mais tout à fait autre.

Meinong considère au final l'assomption comme « une extension du concept d'imagination qui irait du registre intellectuel au registre émotionnel, et, partant, s'étendrait jusqu'à toutes les classes fondamentales de l'expérience intime »⁴³. On voit comment ce concept d'assomption peut venir enrichir de façon fructueuse le concept d'imagination en l'extrayant de sa gangue « psychologue », c'est-à-dire considérée depuis le point de vue des « images mentales ». Dans cette perspective, l'imagination considérée comme image ne fait plus qu'accompagner un processus essentiellement discursif, qui ne s'y réduit donc pas⁴⁴. L'invitation à imaginer — « imagine que... » — dépasse la seule capacité à se représenter : elle ouvre un espace propre — et donc normé — qui unit à la fois des éléments pratiques et discursifs, par exemple dans le cas du jeu, où le jardin devient l'enceinte d'un château, un bâton une épée, etc. Il ne s'agit pas au final d'un simple faire « comme si », qui garde toujours par-devers lui l'assurance de la réalité vraie et assurée, mais il y va bien plutôt de l'ouverture à une réalité qui vient complexifier l'être-effectif. L'espace ainsi ouvert par l'assomption ne vient pas se superposer, étranger et donc toujours illusoire, à la réalité effective : il lui est au contraire coextensif, dans sa matérialité même, la complexifiant, l'emmenant en quelque sorte au-delà d'elle-même mais toujours au titre de ce dont il y a authentiquement expérience — le monde du jeu n'est pas un faux monde, un monde illusoire ou un arrière-monde : il possède ses règles propres, sa matérialité, ses objets particuliers. On comprend à ce point tout l'intérêt de la théorie meinongienne des objectifs et l'importance de leur statut d'objets fondés : aussi dans le cas des assomptions il y a participation aux *objecta* donnés dans la représentation. Quand je dis que ce bout de bois est une épée, le bout de bois est un moment du fait qu'il est une épée — ce qui est le cas parce qu'il y va de la transformation du bout de bois, par le biais de l'acte discursif « assumptif », en épée.

⁴² Cf. Evelyn Dölling, « On Alexius Meinong's Theory of Signs », dans Roberto Poli (éd.), *The Brentano Puzzle*, Aldershot, Ashgate, coll. « Western Philosophy Series », 1998, p. 210-211.

⁴³ Alexius Meinong, « Présentation personnelle » (1920), trad. fr., p. 124.

⁴⁴ Je ne développerai pas ici une comparaison entre les actes d'imagination (au sens précis de l'occurrence d'« images mentales ») et d'assomption. Cf. Alexius Meinong, *Über Annahmen*, *op. cit.*, § 65, p. 375-384. On notera la proximité des deux affirmations de Meinong selon lesquelles, d'une part, l'assomption constitue un acte intermédiaire entre la représentation et le jugement et, d'autre part, qu'elle possède une affinité avec l'imagination, et ce que Kant avance, essentiellement dans la première édition de la *Critique de la raison pure* sur l'imagination transcendante comme faculté intermédiaire entre la sensibilité et l'entendement. Bien entendu, le partage kantien entre sensibilité et entendement ne tient pas en registre brentanien (la classe des représentations ne se limite pas aux représentations sensibles... qui inclut également les représentations conceptuelles, qui sont dévolues, pour Kant, à l'entendement), mais la proximité est suffisamment grande pour être notée et, le cas échéant, devenir l'objet d'une étude plus approfondie. On pointera néanmoins que l'assomption meinongienne, en tant que radicalement discursive, n'a rien du caractère psychologisant de la faculté kantienne de l'imagination, qui reste encore prisonnière d'une vision « mentaliste » de l'imagination.

Assomption et objets inexistants

Par rapport à nos deux questions initiales, la théorie des assomptions permet d'offrir des pistes de réponses attrayantes et novatrices. J'en mentionnerai trois.

(1) Tout d'abord, en pointant la finalité essentiellement « pratique » de l'assomption, Meinong « réhabilite » au sein du monde quotidien — au sens où il en montre la positivité — un ensemble d'objets que l'on aurait eu trop vite tendance à rejeter au-delà des limites du domaine où s'applique la valeur de vérité — ou, pour être plus précis, où l'on décide qu'il s'y applique. *En réalité*, beaucoup de nos comportements et de nos énoncés ne sont valides — et cela n'infléchit en rien leur validité — qu'en régime d'assomption. Sous l'assomption de la « validité » du monde créé par Jules Verne, il est vrai d'affirmer que Phileas Fogg vit au 7, Savile-Raw à Londres et faux d'affirmer qu'il habite au 221b, Baker Street. La manière dont nous agissons ou nous parlons n'a bien souvent de sens — ou de valeur de vérité — que sous assomption. On constate *in fine* le caractère englobant de l'assomption, dans certaines situations, eu égard au jugement. Il est important d'insister sur cette finalité pratique, qui permet d'intégrer théoriquement, comme objets d'une expérience possible, des objets que la philosophie n'a pas toujours réussi à intégrer au domaine de l'expérience. Il y va donc d'un élargissement de la catégorie de l'expérience. Le concept d'assomption, en nous permettant de nous mettre en situation « sous hypothèse », permet d'évoquer des objets qui ne sont pas présents *hic et nunc*.

(2) La liberté totale d'assomption, associée à la théorie de l'objet pur, permet de rendre compte du fonctionnement de la pensée aux prises avec la création, par exemple artistique, mais aussi mathématique, conceptuelle, etc. En d'autres termes, il y a là la possibilité de comprendre *du point de vue psychologique*, voire « *psychologiste* »⁴⁵, comment l'esprit vient à appréhender ou saisir des « pensées » et les met en forme au sein d'un discours cohérent ou encore de ce que cela fait que de se référer à un objet qui ne possède pas de statut défini. On peut ainsi tenter de saisir le « devenir-matériel » d'objets sémantiques qui prendront bel et bien forme au sein d'un discours déterminé.

(3) Enfin, la théorie des assomptions peut prétendre à être une théorie de la perception. Meinong affirme certes que la perception est un jugement existentiel implicite — parce qu'il ne prend pas directement la forme d'un discours —, mais, dans de nombreux cas, ce qui est donné à la perception par l'intermédiaire des représentations perceptives⁴⁶ ne peut être considéré unilatéralement sur le mode du jugement existentiel : c'est le cas pour toutes les expériences perceptives sous assomption mentionnées plus haut. Lors de manœuvres militaires, les opérations sont perçues non pas selon la façon dont elles apparaissent d'emblée — une attaque ennemie —, mais bien plutôt selon la façon dont l'hypothèse qui gouverne la perception dans ce cas les fait apparaître, telles de simples manœuvres, des exercices d'entraînement. L'assomption appliquée au domaine de la perception, permet de faire apparaître les choses d'une manière autre que ce que la représentation naïve et immédiate affirme être le cas.

En guise de conclusion

Qu'en est-il au final des objets dits « inexistants » ? Comme nous l'avons vu, cette catégorie d'objets recoupe tout ce qui n'est pas immédiatement donné dans l'expérience sensible ou, plus précisément, ce qui ne s'y réduit pas. C'est en quelque sorte une catégorie

⁴⁵ Pour utiliser l'expression de Tim Crane dans *The Objects of Thought*, Oxford, Oxford UP, 2013, p. 169. Bien sûr, le terme est employé ici comme un synonyme de « phénoménologique » : comment cela m'apparaît. Meinong ne parle pas de phénoménologie.

⁴⁶ Alexius Meinong, « Présentation personnelle » (1920), trad. fr., p. 150.

fourre-tout, mais dont relève une part de notre ontologie « domestique », de notre ontologie « tout court » en fait. Tous ces objets divers et en tout genre doivent cependant être catalogués avec minutie — une tâche à laquelle Meinong s’attèle avec désespoir — pour parvenir à mettre en lumière leur statut ontologique ou sémantique, ainsi que la façon dont nous les appréhendons. Nous avons vu toutefois que la théorie de l’hors-être, le principe d’indépendance et le concept d’assomption nous fournissent de bons outils pour parvenir à mener à bien cette tâche. Meinong valide la possibilité de se référer aux objets qui ne se réduisent pas à être des « complexes de sensations » (pour reprendre l’expression d’Ernst Mach), leur octroie, en regard de leur être-tel, une valeur de vérité et, depuis l’acte d’assomption, la capacité à manifester leurs virtualités, par exemple sous la forme « supposons que... ». Si, bien sûr, il ne s’agit pas dans ces pages de venir à bout des deux questions mises en exergue dans la première section de cette étude, on peut néanmoins indiquer que le concept d’assomption offre un bon terrain pour apprécier la diversité des objets inexistantes et leur connexion intime à l’expérience ordinaire.

Le titre de cet exposé indique à la fois que l’assomption jouit d’une liberté illimitée, mais que son effectivité réelle (ou son application concrète) est liée à sa capacité à imposer ses propres normes de vérité. Cette liberté est rendue possible par le caractère sémantique des « objets » qui constituent le domaine de l’*Außersein*.

Perspectives

(1) Théorie de l’assomption :

- Que peut apporter le concept d’assomption à la compréhension des objets fictifs ?
- En quel sens le concept d’assomption constitue-t-il un « élargissement du concept d’imagination » ?
- Assomption et attitude en « comme si » : quelles différences ? (Cf. notes 36 & 39)
- Objets sous assomption et objets idéaux : les objets idéaux n’ont-ils de « consistance » qu’eu égard à une forme d’existence « sous hypothèse »⁴⁷ ?
- Le concept d’assomption au sein de la tradition Brentanienne.

(2) Théorie de l’intentionnalité

- Un renouvellement du concept d’intentionnalité de l’expérience ? N’y a-t-il « expérience » qu’au sein d’un régime discursif ?
- Qu’est-ce que cela fait que de viser un objet « inexistant » ? Mettre à l’épreuve les théories contemporaines (par exemple celle de Tim Crane).

(3) Théorie de la communication et de la cognition

- Le rôle du concept d’assomption dans la compréhension : qu’est-ce que cela fait de comprendre ? (cf. les recherches contemporaines en *cognitive phenomenology*⁴⁸).
- L’assomption constitue-t-elle l’acte cognitif fondamental ?
- Faire « être » les objets sémantiques (e.g. les objets fictifs ou non présents) au sein du discours.

(4) Théorie de la perception

⁴⁷ Je reprends l’expression à Guillaume Fréchette, « Géométrie, fiction et discours sous hypothèse : Husserl et les objets intentionnels en 1894 », dans *Philosophiques*, 36/2, 2009, p. 355-379.

⁴⁸ Tim Bayne & Michelle Montague (éd.), *Cognitive Phenomenology*, Oxford, Oxford UP, 2011.

- Meinong concevait la perception comme un jugement existentiel. Quel peut être toutefois le rôle de l'assomption au sein de l'expérience perceptive (par exemple dans les cas où la perception n'est pas assurée) ?